

## L'université après la mort de Socrate

Marc-André Paré

Number 44, Spring 1990

L'humour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, M.-A. (1990). L'université après la mort de Socrate. *Moebius*, (44), 41–54.

## L'UNIVERSITÉ APRÈS LA MORT DE SOCRATE

Marc-André Paré

«Le temps est un oiseau de malheur!»

«Retenez bien ceci!», dit d'un ton sec Monsieur Aubépine, notre trop peu célèbre professeur de philosophie. J'étais abasourdi. Je ne pouvais croire qu'un être aussi instruit et vraisemblablement intelligent puisse se laisser aller à de telles sornettes. Je répétais à voix basse cet énoncé sentencieux que venait de nous lester Monsieur Aubépine comme des lardons lancés dans une salade que nous devons touiller.

J'examinai la sentence. La première partie me semblait logique. En effet, s'il y avait bien un concept auquel l'on pouvait associer à peu près n'importe quoi, c'était bien le temps. Satisfait, je portai mon attention aux oiseaux. Je les aime bien les oiseaux, surtout lorsqu'ils se cachent dans les feuillages avec cette certitude infuse de survoler nos pauvres préoccupations, nous, mammifères poilus mal sevrés. Oui! Je les aime bien, presque sans réserve, sauf peut-être leur incessante quête de graines; mais ça, au moins, ils n'en sont pas responsables, je ne leur en tient pas rigueur.

Je revins à la sentence et attrapai le mot malheur par le collet. Que pouvait donc laisser entendre Monsieur Aubépine par ce mot? Je l'examinai sous toutes ses coutures et

en conclus qu'il était la clé de voûte de l'édicule spirituel de notre professeur. Se pouvait-il que Monsieur Aubépine nous colle cette question à l'examen de fin de session? J'appréhendai le pire et décidai de revenir à la question du temps. Pourquoi n'avait-il pas dit tout simplement : «à chaque jour suffit sa peine». Je me demandai si notre professeur était tombé sur la tête ou encore s'il s'était converti à une quelconque philosophie infectée par le chancre mou du fatalisme?

Mes neurones se butant à un cul-de-sac philologique, je changeai de stratégie et cherchai à décrypter la sentence en observant d'un oeil perçant le visage de Monsieur Aubépine.

Son visage de petite fouine criblé de cicatrices d'acné me fit conclure que la torture s'était inscrite sur ce visage dès la naissance et qu'il était donc normal qu'il serve à édifier de savantes théories sur le pourquoi de l'homme. Mais, Monsieur Aubépine s'était-il une fois seulement interrogé sur son visage? Des petits yeux noirs de vipère qui, au repos, louchaient vers les ailes d'un nez poivré, des oreilles en chou-fleur prêtes à capter des ondes et les retransmettre au cortex affamé, ce fidèle moulin aux idées, et enfin une paire de lèvres mauves dont les commissures mettaient en doute toute opinion trop bien tranchée faisaient certes de Monsieur Aubépine l'interrogateur parfait de l'univers.

La classe se taisait donc et, face à la paralysie intellectuelle de notre groupe, Monsieur Aubépine se livra à une manie qui m'agaçait au plus haut point. Il se mit à circuler entre les rangs en sapant, cherchant par là à exciter nos pensées. Malheureusement, il ne parvint qu'à stimuler nos sucs gastriques. Mes prunelles se révoltèrent, je sentis un litre de sang bleu monter à ma tête. J'étais mal en point physiquement et philosophiquement parlant, encore que l'une de ces instances aurait pu guérir l'autre si elles avaient toutes deux daigné montrer une quelconque compatibilité. Un doute d'une durée bergsonienne (Bergson, philosophe qui, après s'être ennuyé à enseigner en province, a le mérite d'avoir traduit le temps en durée) déclencha mon eczéma et

m'envahit comme une bouffée de chaleur pulsée par une bouche d'aération.

Tandis que Monsieur Aubépine poursuivait sa promenade intimidante entre nous, à la recherche de l'explication qui pourrait jeter les bases d'une première communication, je me demandai si j'avais débranché ma couverture électrique le matin même. Je n'étais certes pas prêt à m'aventurer dans une telle galère métaphysique. Las de me sentir scruté par ces porte-parole contemporain de la pensée, j'ouvris mon dictionnaire et y cherchai le mot «doute».

Hum! hum! douleur, douro, ah! ah! doute : du latin *dubitare*, étymologie 1080 : ne pas avoir confiance, ne pas croire fermement. «Tiens tiens!», me dis-je comme un détective qui vient de glisser sur une peau de banane et qui s'aperçoit qu'elle a été plantée là à escient, cela commence bien!

Je décidai de m'attaquer au mot «malheur». Malfrat, malfamé, malheur : de l'ancien français vers 1160, événement pénible, douloureux, ou simplement regrettable qui affecte quelqu'un. Ainsi donc tout s'éclaircissait. Le mot malheur comprenait déjà une composante temporelle «heur» et le paradigme me sauta aux yeux : oiseau de malheur, personne qui porte malheur!

Ah! Ah! je prenais donc Monsieur Aubépine la main dans le sac. Ainsi, il n'hésitait pas à recourir aux clichés. Mon protestantisme se fit alors effervescent et je ne pus réprimer une nausée sinon existentielle, du moins chrétienne. Je m'apprêtais à tirer d'autres conclusions lorsque des sapements me tirèrent de mon dictionnaire. «Oiseau de malheur», me dis-je bien involontairement, lorsque Monsieur Aubépine flotta au-dessus de moi.

Il se retourna et me demanda d'exprimer tout haut mon opinion à la classe dont chaque membre représentait à ses yeux une copie conforme du parfait petit crétin. Heureusement, nous étions quand même vingt-six à partager ce crétinisme et cela permettait au moins à notre professeur de gagner son pécule et de valider auprès d'un public douteux, donc représentatif, l'état de ses réflexions, en attendant un quelconque héritage qui lui permettrait de consacrer tout son temps et ses énergies à la rédaction du traité de philo-

sophie définitif qui faisait sans doute l'objet de tous ses rêves.

Je ne savais trop pourquoi je m'étais inscrit à l'université dix ans après l'avoir quittée. Sans doute parce que Léa m'avait plaqué, que je me sentais nul et que je souhaitais que ce lifting universitaire m'aide. Je tenais à retrouver ma valeur, me valoriser peut-être et, quant à la philo, eh bien! j'avais toujours rêvé de découvrir à quoi les plus grands penseurs avaient pensé au cours de leur vie, car je savais trop bien à quoi ils pensaient lorsqu'ils ne pensaient pas. De toute façon, ce cours valait sûrement une cinquantaine d'heures d'analyse.

Et voilà que ce grand escogriffe d'Aubépine nous parlait des oiseaux, du temps et du malheur! Zut zut et contre-zut!

La session s'amorça donc à pleine vapeur. Après sa première intervention, Monsieur Aubépine n'hésita pas à nous catapulter aphorismes, sentences et apophtegmes afin, tel un bon entraîneur, d'évaluer nos réflexes dans ce steeplechase de la réflexion. Nous fûmes donc tous soumis à ce parcours et nous nous en tirions relativement bien, surtout lorsque nous donnions l'impression à Monsieur Aubépine que notre regard inquiet et nos prunelles sombres résultaient d'un intense travail d'introspection.

Ce n'est donc qu'après quelques cours que je pus m'intéresser à mes camarades de classe. Ceux-ci me semblaient former trois groupes bien distincts qui ne franchissaient jamais les frontières imaginaires qu'ils avaient érigées entre eux.

Un premier groupe se composait d'éléments dans la quarantaine, sans doute inscrits à ces cours entre deux Club Med. Ils ne prenaient la parole que pour proférer des vérités. C'était un peu comme si l'abstrait ou le monde idéal n'avait aucune prise sur eux.

Le deuxième groupe recrutait les trentenaires. Nette-ment plus actifs, ces membres, sans être nécessairement les plus intelligents, étaient responsables de quatre-vingts pour cent des interventions spontanées et du bruit de fond du cours. Ils étaient toujours agités. Peut-être étaient-ils en proie à un prurit métaphysique constant, feuilletant inlassa-

blement des dictionnaires (ils étaient les mieux documentés), réfléchissant à haute voix, se mouchant très fort, bref tout à fait impatients de valider leurs idées par le mouvement.

Le troisième groupe réunissait tous ceux dans la vingtaine ou qui croyaient l'être. Ils étaient très portés sur la chose abstraite, le diaphane et l'intemporel. Au cours des pauses, ils s'entretenaient continuellement de voyage à Bali, au Mexique ou au Népal.

Quant à moi, j'étais dans la quarantaine. Je ne parlais pas beaucoup, cherchant avant tout à me rebâtir la confiance qui m'avait échappé comme on échappe un oeuf, le matin d'une mauvaise omelette.

Ainsi donc, nous formions un ensemble plutôt hétéroclite, «un champ d'entités», comme nous l'avait fièrement annoncé Monsieur Aubépine.

— Vous vous êtes donnés rendez-vous dans un espace-temps précis, le temps de faire correspondre votre pensée à celle des grands maîtres à penser, de réussir votre examen et de retrouver vos entités respectives; ne le ratez pas, nous avait-il dit, comme Daf de Sade s'adressant à des Justines terrifiées.

La session progressait donc et, à chaque fois que Monsieur Aubépine entrait dans la salle de cours, il prenait son air farouche, résolu à fouetter ce lait que nous symbolisions à ses yeux.

— Oui! méfiez-vous de ce siècle qui laisse tout à la pratique et à l'expérience et qui refuse de s'interroger sur ses propres valeurs, méfiez-vous des marchands de l'esbrouffe, de ces livres sur comment faire ceci ou cela! clamait-il en s'arrachant un poil dans l'oreille gauche.

— Oui! hurlait-il en fermant les yeux comme un prédicateur, prenez garde d'être plongés dans une philosophie exsangue, faussement sécurisante, entretenue par les profiteurs obsédés par le comment et non le pourquoi, droguée d'optimisme, une philosophie qui s'apparente à une gymnastique de la certitude et qui fait glisser dans une fosse nauséabonde toute tentative d'interrogation sur l'Univers.

Plus je scrutais Monsieur Aubépine, moins je parvenais à déterminer s'il était la victime d'un profond égarement mystique ou s'il était tout simplement le factotum de la pensée brute. À tout hasard, son visage sur lequel semblait courir de plus en plus de lignes sans harmonie ne nous invitait pas à des pensées rassurantes, ni ne nous incitait à penser les yeux ouverts.

La semaine suivante, Monsieur Aubépine nous infligea la guillotine redoutée par tous les étudiants du monde : une agression kantienne (Kant, grand philosophe du 18<sup>e</sup> siècle qui fut le premier à ouvrir dans ce magasin grande surface qu'est la métaphysique le rayon des pensées binaires : les phénomènes et les noumènes). Il nous révéla que la philosophie s'apprenait par l'échec et il en voulait pour preuve les lourdes épreuves subies par la majorité des philosophes. Ainsi, lorsqu'ils n'étaient pas tout simplement ridiculisés par la plèbe, les pouvoirs royaux où alors religieux se faisaient un devoir de les expurger. Monsieur Aubépine nous cita l'exemple de Socrate (que tous connaissent pour ses fréquentations de gymnase et son lieu d'habitation préféré, la caverne HLM où il médite et cogite sur l'Homme, sa condition et son égarement il est allé jusqu'au bout de son fameux «connais-toi toi-même» en buvant courageusement la ciguë), de Sir Thomas Moore à qui on avait tranché la tête, de Jeanne d'Arc qui, à son avis, avait été la première illuminée cosmique et d'autres personnages moins connus, mais tout à fait morts. Nos visages se stupéfièrent, des grincements de dents se firent entendre. Les conversations sur Bali prirent la route des Indes.

Un jour d'orage, pour nous incruster dans le réel, Monsieur Aubépine nous annonça sa méthode d'évaluation : une courbe mobile où seraient épinglés les vingt-six candidats que nous représentions, seuls les treize premiers obtiendraient la note de passage, la moyenne étant fixée par le groupe. La belle harmonie qui nous avait unis jusque-là se dissipa et nos nobles sentiments de l'esprit se transformèrent en tristes revendications à la justice.

Eh oui ! Des grands initiés que nous étions, nous devînmes rapidement de tristes ingénieurs de la pensée, car il était évident que penser et rater l'examen étaient deux

actions disjointes et probables. Ce constat sema la panique parmi les étudiants. Le doute s'installa et ce fut précisément ce moment-là que Monsieur Aubépine choisit pour nous présenter le fameux doute bergsonien. Malheureusement, cette phase aboutit à un échec, du moins sur le plan du plan, car les étudiants refusèrent de penser au doute et cédèrent au pessimisme que je qualifiai de schopenhaurien la semaine suivante, lorsque Monsieur Aubépine nous fit découvrir Schopenhauer (petit rongeur songeur chauve éternellement reconnaissant de son état tragique de pessimiste éprouvé et réprouvé).

Il s'ensuivit une phase de compensation importante. Les femmes se mirent à prendre du poids et les hommes à maigrir à vue d'oeil. Une lourde monotonie s'installa dans le groupe. Le doute fit place au malheur, les oiseaux ne volèrent plus. Puis, un jour, la crise éclata. Les étudiants se consultèrent sur leurs pensées noires. Que fallait-il faire pour ramener Monsieur Aubépine à une pensée plus positiviste, truffée d'optimisme et même nourrie d'espoir? L'on procéda au vote, le résultat fut démocratique : 51% choisirent de mettre une mésange morte sur la table de Monsieur Aubépine, 49% sur sa chaise.

La semaine suivante, lorsque Monsieur Aubépine entra dans la salle de cours, il remarqua immédiatement le volatile mort, gisant les ailes en croix sur sa table. Je crus alors déceler à ce moment un sourire qui révélait toute la profondeur de l'être sur ses lèvres. Avait-il consciemment fait ce jeu de mot sur le malheur et l'oiseau au premier cours pour nous démontrer que le malheur était volatile, pour effacer nos étranges sourires naïfs et nous plonger dans une sorte de fixation ornithologique? Toujours est-il qu'il prit l'oiseau, déplia ses ailes et le glissa dans un tiroir. Il nous scruta longuement, puis afficha un sourire grandiose et se mit à nous parler de la foi et de l'optimisme de Teilhard de Chardin (jésuite scientifique post-darwinien qui croyait que l'Homme évolue vers une unité spirituelle finale; il est mort à New York).

«Oiseau de malheur toi-même!», me dis-je au moment même où la sonnerie de fin de cours retentissait et provoquait en moi la même joie que lorsque j'avais été écolier des



milliers d'années plus tôt. S'il y avait une évidence, c'était bien celle-là : plus on vieillit, plus on revient à nos élans enfantins, à condition de ne pas vouloir tout arracher à la vie, du moins dans notre vie présente. Non pas que je sois réincarnationniste, mais cette croyance a le grand mérite, du moins pour moi, de tout faire éclater en étalant sur plusieurs vies et donc de me donner le sens de la perspective.

Je fourrai mes livres et mon cahier de notes raturées dans mon sac (celui de mes premières années universitaires) et quittai la salle de cours, bien décidé à sécher quelques cours, le temps d'aérer mon écoeurement existentiel. Or, quelqu'un avait quitté la salle de cours encore plus vite que moi, car une grande blonde que j'avais remarquée au cours et qui arborait un air triomphant, du style retour du Népal, me salua lorsque je la croisai.

— Vous ne semblez pas apprécier les conclusions de Monsieur Aubépine, dit-elle en rigolant.

— Pas particulièrement, je n'aime pas me faire répéter depuis le tout premier cours que chaque jour apporte sa part de malheur; cela m'incite à la violence, sans vous parler de mon eczéma.

Je dis cela au cas où mon interlocutrice aurait eu des visées sexuelles, non qu'elle ne fût pas jolie, mais je n'avais aucune envie d'aventure, sans doute pour me convaincre que moi, être de chair pensé(e), j'avais évolué depuis mon premier passage à l'unif marqué par mon désir de devenir chose de chair pensé(e). De toute façon, j'avais décidé de ne pas baiser avant d'avoir réussi ce cours de philosophie et je ne comptais pas déroger à la quarantaine sexuelle que je m'étais imposée.

— Ah bon!

— Eh oui!

— Oh! oh! mon coco! me dit-elle, il me sembla, pour effacer mon air grave, vous prenez tout ça vachement au sérieux, dites donc!

— Ben oui!

— Mais alors, pourquoi ne pas lui avoir répondu au tout premier cours à ce malin?

— Sais pas, manque de confiance, non pas en moi, mais au fond de moi, ce tréfonds existentiel comme le

qualifie Monsieur Aubépine. Or, dans le doute je m'abs-tients, dis-je.

— Dites donc, vous me faites penser à Bergson, celui qui a traduit le temps en durée dans tous les crânes, enchaî-na-t-elle. Puis, elle me lâcha l'inévitable : «Je m'appelle Gudrung Landrover».

— Mui incantado senorita, répondis-je, mi chiamo Al- bert Delaunay.

Alors, elle me lâcha le second inévitable : «Et que faites-vous dans la vie?»

— Je suis reporter-flash au journal de la télé.

Elle ne semblait pas savoir ce que c'était.

— Désolée, je suis rentrée du Népal avec mon fils Ratoon-Poutou il y a un mois et je ne regarde pas la télé.

— Eh bien, je filme tous les jours un site que je fais passer au début du téléjournal, un site pas trop connu que je prends en gros plan ou en flou et alors, pendant la durée du téléjournal, les téléspectateurs ne zappent pas trop et res- tent à notre écoute pour découvrir la réponse qui n'est jamais donnée avant la quinzième minute du téléjournal.

— Ah bon! bizarre.

Je fus déçu, car c'était moi qui avais trouvé cette astuce pour le téléjournal dont les cotes d'écoute depuis avaient remonté au point que j'avais pu renégocier un bon salaire pour un travail qui me demandait cinq secondes d'action et quelques minutes de réflexion par jour.

— Et qu'avez-vous trouvé pour demain?

— Venez-donc avec moi, j'allais justement tourner mon clip.

— D'accord!

Nous montâmes dans ma rutilante voiture sport deux tons de 1955. Gudrung glissa sa main sur les longues ailes de la voiture. Mon désir ne fit qu'un tour, mais je pensai à la vie monastique que je m'étais imposée et me calmai.

— Quel design quand même ces Américains, comme de grands enfants, toujours en train de jouer, DisneyWorld, Aquaworld, Fantasy World et quoi d'autre, dit-elle.

— Ouais, vous avez étudié le design?

— Plus ou moins, j'ai été modèle à un cours de sémio- tique du design pendant quatre semaines. L'on y étudiait la

plastique. Disons que j'écoutais tout ce qui se racontait, je me suis rendue jusqu'à la partie sur l'érotisme des calandres.

— Et alors?

— Eh bien, comme vous, je gagnais ma vie.

— Non, les calandres!

— Qu'ont-elles?

— Le sont-elles encore?

— Quoi donc?

— Érotiques?

— Oui?

— Non?

— Comment non?

— Elles ne le sont plus, après leur phase érotique, les voitures sont entrées dans une phase unisexuée, sans connotation érotique. Vous savez, nous vivons une époque de rationalisation, d'uniformisation, d'élimination du détail, du superflu, d'absence d'érotisme; le sexe est banalisé, productivisé, le désir est absent, ou ce qu'il en reste a été absorbé par l'appareil d'état dont l'objectif est d'assurer la reproduction des moyens de production comme disait Althusser (philosophe qui a étudié les chaînes que la société met au trou des poignets de ses membres). Or, qui dit reproduction, dit sexe. Le sexe rare, désolant, terne et gris : pour la forme.

Elle prit une profonde respiration et continua :

— La seule raison des salaires c'est de nous permettre d'assouvir quelque peu nos désirs tout en restant hors de nos désirs. Le salaire nous est versé chichement pour s'assurer que l'on retournera au boulot en cherchant un autre. Regardez les gens qui n'ont pas à gagner leur vie, que font-ils sinon la gaspiller à toutes sortes d'activités qui ne sont pas productives, ils assouvissent leurs désirs qui sont de plus en plus difficiles à satisfaire et tôt ou tard ils se blasent et sombrent dans l'alcool, la drogue ou la chair.

— Dites-donc, vous écoutiez vachement au cours de sémiotique du design!

— Oui, lorsqu'on est modèle et à poil devant un groupe, on a tout le temps de penser, rien ne vous interrompt, même les regards avides s'estompent quelque temps;

j'aurais pu réussir ce cours haut la main, ou du moins la partie à laquelle j'ai assistée.

Nous arrivâmes enfin devant mon objet de photo-flash, je garai la voiture devant, braquant les phares dessus pour l'éclairer.

— Qu'en pensez-vous?

— Pas mal, vous avez du flair pour la provocation.

— Comment le prendriez-vous à ma place?

— Un plan de 360 degrés en traveling, mais de biais.

— Ouais, c'est ce que j'avais pensé, vous connaissez les mouvements d'appareil.

— Au cours de cinéma au lycée, on nous a passé tous les films de Fritz Lang.

— Faisons-en le tour.

La statue n'était pas énorme. Cependant, elle était volumineuse. Un homme accroupi méditait. Il aurait pu tout aussi bien se retenir.

— Le penseur de Rodin sur une pensée de Socrate? demanda-t-elle.

— Non, d'après une idée de Platon.

— Mais qu'est-ce qu'il fait là.

— Pas grand chose, on l'a déménagé trois fois, il y a des gens qui trouvent ça dégueulasse, même porno, alors ils ne tolèrent pas; c'est son quatrième quartier.

— Pas possible!

— Ben oui!

— Ça alors, mais pourquoi?

— Probablement parce qu'il est accroupi et que c'est une pose plutôt dégradante, quoique les Japonais en ont fait une pose nationale sur leurs cuvettes qui ressemblent à des scooters. Vous savez, le caca gêne, et ça, certains se font un devoir de nous l'apprendre dès notre plus tendre enfance.

— Quand même!

— La majorité silencieuse se tait toujours face aux âneries des minorités plus visibles et tapageuses. Elle est bien tranquille cette majorité et c'est justement pour cela que c'est toujours elle qu'on attaque.

Je tournai un bout de film avec ma camescope et nous rentrâmes en faisant un détour par la montagne. Nous nous

arrêtâmes au belvédère et regardâmes en bas les phares des voitures qui s'agitaient comme des libellules dans les artères de la ville. Je sentis que ma sabbatique sexuelle était mise à rude épreuve, d'autant que Gudrung me semblait une fille sensas et plutôt sexy. Qu'allais-je faire? En fait, rien! Ce fut Gudrung qui me prit la main et la baisa tendrement.

— Que se passe-t-il, demandai-je comme un gamin qui arrive dans la chambre de ses parents?

— Vous me plaisez!

— Ah bon!

— Eh oui! depuis le tout premier cours, je vous ai observé, vos grimaces, votre esprit retors face aux implacables propos de Monsieur Aubépine, votre corps qui dégage toutes ces ondes que je captais sans arrêt.

— Gudrung, vous êtes très gentille, mais vous savez je ne suis pas à la recherche, du moins pas en ce moment.

— Et pourquoi, je ne vous plais pas? demanda-t-elle, tout en moulant rondement ses hanches.

— Oh! que si, mais je préfère ne pas succomber, je sens que tout pourrait basculer et je n'en ai pas la force.

— Vous avez peur de moi, de nous, de la vie?

— Non, je me suis mis en quarantaine, c'est le cas de le dire, le temps de faire le point; vous savez ce retour à l'université, c'est un peu comme un pèlerinage, j'y ai rencontré l'amour de ma vie, Léa, et elle m'a plaqué il y a six mois.

— Je n'en crois rien!

— Comment cela? dis-je d'un ton outré.

— Vous savez très bien que personne ne plaque personne : lorsqu'un couple rompt, c'est comme une branche d'arbre, ça vient des deux côtés à la fois.

Cette image zen m'arrêta un instant.

— Sans doute avez-vous raison, mais cela ne change rien à ma situation.

— Restons bons amis.

— D'accord.

Nous rentrâmes donc chez elle où nous baisâmes toute la nuit, comme des forcenés.

À l'aube je réussis à m'endormir et je fis un rêve fort étrange. La statue que j'avais filmée s'était transformée soudainement en Monsieur Aubépine. Il était là, méditant et accroupi. Puis son visage devint un masque d'effroi et ses yeux caves se révoltèrent et se figèrent. La statue se mit à tourner sur son socle, de plus en plus vite, comme une immense vrille. Bientôt, elle s'enfonça dans la terre et des coyotes vinrent autour de la fosse et se mirent à aboyer.

Je m'éveillai en sursaut et Gudrung ouvrit les yeux.

— Je viens de faire un curieux rêve, Monsieur Aubépine transformé...

— Je sais, en statue du penseur, devenu une vrille qui rentre dans la terre.

— Mais comment le sais-tu?

— J'ai vu la même chose que toi.

— Ça alors...

— Viens, levons-nous.

Assis à la table de cuisine, je mangeais mon pamplemousse en le défonçant avec une cuillère qui faisait gicler le jus sur la table. Puis, je m'habillai, embrassai Gudrung et la quittai tout en sachant que je ne la quitterai jamais plus, mais je n'avais pas rassemblé encore le courage de lui dire.

Je portai mon bout de film au studio et, le soir aux nouvelles, je m'aperçus que la statue que j'avais filmée avait bel et bien adopté le corps de Monsieur Aubépine. Malgré ma décision d'abandonner le cours, je me rendis au cours suivant avec Gudrung. Un pâle escogriffe de l'université entra dans la salle et nous annonça que Monsieur Aubépine était mort d'un infarctus, sans plus de détails. Mais à sa gêne, on devina qu'il était assis sur la cuvette lorsqu'il était allé rejoindre ses maîtres à penser quelque part dans l'éther.

Quoique tristes, nous fûmes sauvés in extremis, car on nous fit passer un examen oral qui ne comportait qu'une seule question : Le malheur existe-t-il en philosophie? Nous nous ralliâmes tous à la fameuse sentence que Monsieur Aubépine nous avait lestée au premier cours, tout en y greffant la grande peine que nous avait causée sa mort. Soit par compassion, soit par résurrection, l'on accorda la note de passage à tous.

Un an plus tard, j'eus la curieuse envie d'aller visiter la tombe de Monsieur Aubépine avec Gudrung et Ratoon-Poutou. Nous n'eûmes pas à chercher longtemps, car soudain une épitaphe nous sauta aux yeux :

Ci-gît Ferdinand Aubépine

1932-1989

«Le temps est un oiseau de malheur!»